

Il y a vingt ans Paul Valéry

Rouben Melik

Volume 7, numéro 4 (40), juillet–août 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59972ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melik, R. (1965). Il y a vingt ans : Paul Valéry. *Liberté*, 7(4), 344–349.

Il y a vingt ans: Paul Valéry

A l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Paul Valéry, célébré le 20 juillet, voici quelques réflexions suggérées par son oeuvre poétique. Notre collaborateur qui assure depuis dix ans la critique poétique à FO.R.T.F., a publié plusieurs recueils de poèmes, notamment "Passeurs d'Horizons", Prix Apollinaire 1948, "Le Chant Réuni" (Ed. Seghers) et, cette année, "Le Poème Arbitraire" (Ed. Rougerie).

SUR LES FRONTIÈRES DE LA VIE TERRESTRE ET DE LA MER

Tous ceux, toutes celles qui de près le connurent ou simplement le rencontrèrent quelque fois, s'accordent pour tracer de l'homme VALÉRY un portrait tout de charme et de distance, de courtoisie et de politesse, d'exquise douceur et de bonhomie même. Que fut-il vraiment pour les uns ou pour les autres selon les circonstances de l'abord et les convenances de chacun? L'ami cordial ou l'étranger fuyant? Le solitaire ou le mondain? Celui-là que Mme Lucienne Julien Cain (1) a décrit comme un "promeneur qui sort de cette grille, au bord d'un trottoir, en pardessus bleu d'hiver, cache-nez de laine beige flottant, dont il est impossible de confondre la silhouette avec une autre à cause de ce rythme qui le rend toujours évident?" (Et, personnellement, ne l'ayant pas approché plus, c'est ainsi qu'encore je le vois au sortir de ses cours du Collège de France, où il fut ce "causeur" merveilleux pour qui l'on créa la Chaire de Poétique). Fut-il isolé, celui encore jeune qui, dans le déchirement de la première guerre mondiale, composa comme un grandiose défi "La Jeune Parque"? Ou bien cet autre, déjà vieillard, dont Mme Edmée de la Rochefoucauld (2) rapporte la

phrase fière lancée à l'officier allemand des temps d'occupation, qui l'arrêta un jour devant le Collège de France et lui demanda: "Quel est ce monument? — Le Collège de France. — Ah! c'est très intéressant. Et quelle est donc cette école? — Une école où la parole est libre, répondit le même auteur de "La Jeune Parque".

Gardons de lui tous ces aspects non pas contraires, ni contradictoires, mais unifiant l'homme total qu'il fut malgré les apparences dont il revêtit son être, et songeons surtout à ce travailleur matinal de la rue de Villejust qui, en son fort intérieur, eut bien désiré de son vivant l'audience la plus large, aujourd'hui atteinte, pour les éblouissants dialogues avec lui-même où il expliqua les détours de sa poésie, chercha à en définir l'essence et la raison, à cerner le développement et sa pensée et, sans que jamais franchement on l'admit, se mêla, plus qu'on ne voulut bien en convenir, à la quotidienne existence des hommes. Le voici, par sa vision fidèlement créé en ces quelques vers de son poème, AURORE:

*La confusion morose
Qui me servait de sommeil,
Se dissipe dès la rose
Apparence du soleil.
Dans mon âme je m'avance,
Tout ailé de confiance:
C'est la première oraison!
A peine sorti des sables,
Je fais des pas admirables
Dans les pas de ma raison.*

Mais restons en même temps conscient de ce qu'un jour il nota dans "Mauvaises Pensées ou autres": "Rien, y affirme Valéry, rien ne fausse plus l'idée la plus utile et la plus profonde que nous puissions nous faire de la production humaine que le mélange d'un état civil, d'histoires de femmes ou autres avec la considération intrinsèque d'un ouvrage. Ce qui fait un ouvrage n'est pas celui qui y met son nom. Ce qui fait un ouvrage n'a pas de nom".

Car c'est aussi dans une grande mesure notre conviction que, bien plus que le visage même d'un poète et les accidents habituels de sa vie, plus que la masse d'anecdotes après lui complaisamment ramassées puis étalées, pour ne pas dire les essais psychanalytiques toujours hasardeux, toujours faussés

par des considérations très personnelles; plus encore que ses deuils ou ses amours — mais qui peut jamais se targuer d'en bien pénétrer les mystères; — plus encore que des récits sur lui et les jugements de ses contemporains, le paysage même où fut conçu un poème peut-être à la source d'une plus sûre entente avec son oeuvre, d'une plus intime communion avec sa pensée. Le soleil qui éclaira un moment de son corps, l'arbre auquel un jour il s'appuya, l'eau qu'il regarda couler ou le ciel qu'il interrogea, à cause même de la durée qu'ils portent en eux, sont des points de repères plus précieux et des haltes plus précises qui permettent la naissance d'un plus juste accord entre celui qui fit l'acte d'écrire et celui qui aura le don d'accueillir la chose écrite, entre le futur lecteur du poème et l'artisan du verbe.

Si proche encore de nous par la présence de son souvenir, Valéry n'est-il pas un de ceux-là qu'une légende déjà de son vivant défigura en donnant de sa personne l'étrange idée d'un secret personnage et en réduisant sa poésie à l'atroce malentendu d'un incompréhensible langage. Face à lui se comptèrent alors les déchiffreurs d'énigmes, — dont j'écarte avec respect les savants exégètes, — qui à plaisir étendirent l'obscurité là où régnait — pour qui sait s'y offrir, — l'évidente clarté d'une harmonieuse construction poétique.

De celle-ci choisissons en son entier aujourd'hui, comme beau prétexte à l'ouverture de l'unique livre qui, sous le simple titre de "POESIES" allait devenir l'un des ouvrages dominants de notre époque, le poème où le génie de Paul Valéry apparaît dans toute son ampleur humaine, LE CIMETIERE MARIN. Il me plaît d'évoquer les stances qui furent dites, devant un public enchanté, dans le seul cadre qui leur convient: celui de la mer, au bas même du cimetière dévalant par étages successifs la colline de Sète, où repose à jamais depuis vingt ans dans un modeste caveau familial, le poète, dans la ville dont il put écrire: "Je suis né dans un de ces lieux où j'aurais aimé de naître", et où il vécut son enfance, élève dans un collège, qui, confiait-il "avait des charmes sans pareils. Les cours dominant la ville et la mer. Les spectacles ne manquèrent pas à nos récréations, car il se passe toujours quelque chose sur les frontières de la vie terrestre et de la mer".

C'est donc ici que domine le paysage où rêva le poète et y médita: n'ayons pas honte de ces mots à Valéry se rapportant,

lui que l'on peut considérer comme un de nos derniers romantiques. A quelle date y pouvons-nous l'imaginer errant ? Ne le recherchons pas pour ne point situer son poème dans le temps et pour lui conserver toute la valeur d'éternité que son thème aborde avec tellement de pudeur et de lucidité, d'audace et de crainte à la fois. La vie, la mort — et en transparence l'amour, — ces mots ensemble y sont toujours tressés avec pour centre d'attraction l'homme. L'homme, lequel ? Peu importe ! Le poète dira *je* pour plus de facilité alors que sa pensée s'élargit vers tous les gens en fonction desquels il se détermine et agit, réfléchit, souffre et s'accomplit. Au-delà de ce *moi*, c'est toute une humanité qui est mise en question, une humanité dont Valéry estimait chaque individualité de corps et d'âme. Mais c'est toujours par rapport à quelque élément bien défini, stable ou instable, de l'univers, que le poète s'établit, c'est-à-dire établit l'homme dans sa totalité vivante et mortelle.

*Ce toit tranquille où marchent les colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée !
O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux ! ...*

Valéry regarde autour de lui l'immensité et se regarde; il crée sa vision à partir des faits précis de la terre ou du ciel et recrée pour lui-même son mouvement intérieur en harmonie avec le mouvement extérieur.

Les strophes procédant musicalement l'une de l'autre, comme une belle architecture de ses pierres, vont puiser leur résonnance au profond de sentiments très clairs et très purs, très humains et très doux. Mais la violence n'en est pas bannie, la dureté non plus. Elles viennent naturellement intégrer leur part de force à l'expression toujours rigoureusement surveillée.

Le souci d'une construction rigide, scientifiquement élaborée, ordonnée, ne nuit en rien à l'émotion que provoque le poème. Au contraire, il en augmente l'intensité douloureuse. Ainsi la notation précise d'un souvenir à jamais semble-t-il déterminé dans une vie, le temps s'en empare dont Valéry fait un déroulement déchirant, ou bien, c'est ailleurs la fuite d'une fraction de ce temps que Valéry fixe, indéfiniment identique à lui-même. Qu'il dise les ténèbres et les feux y sont brûlants—;

qu'il cherche un refuge — mais l'angoisse soudain l'étreint; qu'il explore le merveilleux de la vie tendrement accueillie ou le domaine du temps passant, ou déjà passé, le poète sait, pour nous, conserver la nuance d'une émotion même fugitive aussi bien que la réalité d'un paysage. Ce paysage qui nous est restitué, bien loin des froides abstractions et des architectures artificielles, il en mesure la douceur terrestre et l'adopte d'instinct. Sa constance le ravit et ses métamorphoses l'éblouissent:

*Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même ...
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement.*

Le bruissement d'un insecte captive Valéry un moment. La destinée de l'homme l'inquiète sans cesse. L'inquiète, mais ne le désespère pas. Tout le poème méditatif se déplie d'une strophe à l'autre, sans que jamais soient abordées les raisons de vie et celles de mort, ce problème paraissant résolu une fois faite la constatation de l'être sur terre, de l'être à la terre destiné. Aussi l'angoisse métaphysique cède-t-elle la place à une prise de conscience, d'une âpreté quand même accrue, de l'existence sous toutes ses formes, même quand la mort va vaincre. Bien sûr à l'éternel s'oppose l'éphémère, à l'immobilité le changement. Mais dans la balance, pour Valéry, le poids de vie est le plus lourd. Le doute ne le torture pas, mais la lucidité, — angoissée non agoissante, — arme ce poème d'une inquiétude jamais apaisée. Ni le paysage en sa grandeur saisi ne suffit à calmer une appréhension venue du mystère de la vie, de la présence de la mort, ni la déesse implorée ou la parole du philosophe transmise — Minerve ou Zénon d'Elée ne donnent sa réponse à la question existentielle infiniment multipliée par tous les aspects de la démarche terrestre, que pose en ce poème Valéry.

*Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Elée !
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !
Le son m'enfante et la flèche me tue !
Ah ! le soleil. . . Quelle ombre de tortue
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !*

De cette force issu, et de ce chant démesuré, le paysage demeure intact, qui fut celui du poète et qui devient le nôtre, qui redevient le nôtre de tant l'avoir imaginé, de tant avoir été par lui sollicité à travers le déroulement de strophes. Le paysage exact, tel qu'il fut, primitif; tel qu'il est, transformé par l'homme qui lui ajouta l'activité vivante de son travail sur la mer, et l'étendue silencieuse de ses morts sur la colline. Le paysage désirable où Valéry mesura sa patience créatrice et établit l'assurance amère de son triomphe. Et c'est, bien sûr, en ce paysage définitif qu'il convient de replacer une telle oeuvre pour donner à celle-ci l'assise du monument tel qu'architecte le conçut le poète rassemblant pour lui-même ces matériaux ordinaires que sont les morts à l'agencement desquels rarement il fut donné tant d'habileté expressive.

Ah! Qu'au promeneur en ce paysage là passant, soit d'abord offerte la connaissance de ce poème, pour augmenter la beauté naturelle d'une autre beauté, formelle. Et qu'au lecteur du CIMETIERE MARIN, abusé quelquefois par la coutume de ne voir en Valéry que le précieux poète d'une obscurité voulue, soient accordés, au moment qu'il voudra choisir à son gré, la grâce et le pouvoir suffisant de retrouver en sa mémoire un morceau de paysage qu'un moment il aima. Puis laissons se faire l'accord entre les deux visions d'abord étrangères, et immensément croître en nous la sensibilité du seul paysage devenu vrai parce qu'un jour il y fut pensé un poème.

Rouben MELIK

1) "Trois Essais sur Paul Valéry" par Lucienne JULIEN CAIN (Ed. Gallimard, 1958).

2) "Images de Paul Valéry" par Edmée de la ROCHEFOUCAULD (Ed. Le Roux, 1949).

— "Paul Valéry et la Tentation de l'Esprit" par Marcel RAYMOND (Ed. La Baconnière, Neuchâtel, 1965).

— "Paul Valéry, Témoin et Juge du Monde Moderne" par Pierre ROULIN (Ed. La Baconnière, Neuchâtel 1965).